

Genèse et évolution d'*Homo* :

note de lecture d'*Anthropogénie* d'Henri Van Lier

Pierre Marillaud¹

Résumé

Le texte d'Henri Van Lier peut être considéré comme une macro-histoire d'*Homo*, couvrant plus particulièrement les deux millions d'années qui nous précèdent, mais avec une référence à la période où, il y a environ sept millions d'années, les chimpanzés et *Homo* se séparèrent de leurs ancêtres communs². Pendant cinq à six millions d'années le corps d'*Homo* s'est redressé et fut sélectionné comme un organisme « *segmentarisant* ». Alors que le singe supérieur sait briser ou arracher, il reste incapable de découper, de « *segmentariser* ». *Homo*, en revanche, a bénéficié de *la chance évolutive* d'avoir un corps redressé et des mains libres lui permettant de *découper* son environnement physiquement et mentalement, avec une précision de plus en plus grande, mais aussi de voir le monde *en face*, cette vision faciale faisant de lui un animal *transversalisant*.

Les principales évolutions d'*Homo* sont connues des paléontologues mais l'intérêt du livre vient de la construction d'*Homo* telle qu'Henri Van Lier la conçoit en partant du bas, du seul animal. *Homo* a inventé l'angle droit qui n'existe pas dans la nature, et en taillant des pierres pendant deux millions d'années..., il a constitué des panoplies (outils en pierre ou en os, colliers, etc.). Il est ainsi devenu technicien, et ce faisant a créé un nouveau milieu avec lequel il va interagir.

Concevant le développement d'*Homo* jusqu'à nos jours, en prenant en considération toutes les disciplines, scientifiques aussi bien qu'artistiques et littéraires, cet ouvrage est d'actualité car, en donnant une vision philosophique et scientifique à la fois de ce que nous désignons par le mot « culture », il contribue au développement des Sciences Humaines, et ce sans tomber dans le scientisme...

Mots-clé : – indice – outil – panoplie – possibilisation – segment sémiotique (signe) – segmentarisation (physique et cérébrale) – technique – woruld (environnement préalablement technicisé).³

¹ Docteur HDR en Sciences du Langage, chercheur associé au laboratoire *Médiations Sémiotiques* de l'université Jean Jaurès de Toulouse, inspecteur d'Académie honoraire.

² Le hasard nous a fait rencontrer Marc Van Lier lors du colloque de sémiotique d'Albi-Moissac organisé par *Médiations Sémiotiques* (université Jean-Jaurès de Toulouse) du 2 au 5 juillet 2018 à Moissac, où il intervenait. Sa communication, qui provoqua de nombreuses questions de la part de l'auditoire des sémioticiens, traitait du livre *Anthropogénie* écrit par le philosophe Henri Van Lier, son père, décédé en 2009. L'ouvrage fut publié en 2010 par les éditions *Les Impressions Nouvelles* (ISBN978-2-87449-092-7). Les propos qui suivent ont été rédigés à partir de l'ensemble des notes que nous avons prises au cours de notre lecture de ce livre de 1029 pages ; il ne s'agit donc ni d'une critique globale, ni d'un résumé.

³ « Pour désigner l'environnement en tant qu'il se couple avec la stature et l'organisme d'*Homo*, l'archétype germanique **woruld**, d'où viennent *wereld* néerlandais, *word* anglais, *Welt* allemand convient assez. » (Henri Van Lier, in *Anthropogénie*, 2010, pp. 21-22).

***Les hommes se comprendraient mieux eux-mêmes
et seraient plus modestes s'ils savaient que leurs os
sont constitués de poussières d'étoiles.***

Michel Cassé, astrophysicien.

Avant-propos

Nos connaissances de la pensée du philosophe Henri Van Lier dont nous avons entendu des interventions, il y a déjà longtemps, sur la chaîne radio de France-Culture, et dont nous avons rencontré le nom au hasard d'articles de philosophie, ne nous permettent pas de porter un jugement sur une œuvre qui nécessite pour être comprise en profondeur des compétences que nous ne possédons sans doute pas. Mais il est des pensées qui marquent, et, lors du colloque d'Albi-Moissac de juillet 2018, *Médiations Sémiotiques*, dirigé et organisé par Alessandro Zinna, professeur en Sciences du Langage à l'université Jean-Jaurès de Toulouse, nous avons écouté avec attention et étonnement la très brillante communication que fit l'ingénieur et ingénieur Marc Van Lier sur *Anthropogénie*, l'important ouvrage écrit par son père Henri Van Lier. Cet ouvrage se situe dans un mouvement parallèle à celui très actuel d'une archéologie très dynamique au point qu'elle intervient de plus en plus sur l'écriture de l'histoire, voire d'une nouvelle histoire. Après avoir lu la presque totalité des 1029 pages de *Anthropogénie* qu'il est à peu près impossible de lire d'une façon linéaire, nous avons tenu à exprimer nos premières remarques de lecteur.

Les lignes qui suivent sont inspirées évidemment par Henri Van Lier, mais aussi par le dialogue qui s'est instauré depuis notre rencontre avec son fils Marc Van Lier à qui nous adressons nos remerciements pour les informations qu'il nous a transmises et l'attention qu'il porta à la rédaction de notre travail.

Nous tenons à exprimer également notre reconnaissance et nos remerciements tout particulièrement à François Rastier, mais aussi à Michel Banniard qui nous ont encouragé à mener ce travail à son terme. Un grand merci enfin à Créola Thénault dont l'aide technique a permis de faire de notre amalgame de notes de lecture un objet présentable.

Abréviations utilisées :

- « HVL » se lit « Henri Van Lier ».
- Pour ne pas abuser des notes de bas de page ou de fin de texte nous avons inséré dans le texte de notre contribution les références des citations empruntées à « Anthropogénie » en donnant les numéros des pages sous la forme : (p. 10) ou (pp. 10-11) le plus souvent à la suite de la citation.
- Dans les citations empruntées au texte d'*Anthropogénie*, nous avons respecté la présentation d'Henri Van Lier : les chiffres entre < > renvoient aux chapitres et rubriques de cet ouvrage. Exemple : <19 E2a > renvoie au chapitre 19, rubrique E2a.

Introduction

Dans l' « Avertissement » qui ouvre le livre, Jan Baetens, poète flamand d'expression française, professeur à l'université de Louvain, analyste et critique littéraire, écrit :

Henri Van Lier a toujours défendu une approche holiste de la culture, que l'objet de ses études fût esthétique, social, scientifique, ou tout cela en même temps. L'anthropogénie est la théorie, forcément interdisciplinaire, de ce qu'il choisit rapidement d'appeler « Homo », c'est-à-dire cet être qui se modifie biologiquement et culturellement à travers la transformation de l'univers, et dont les transformations à leur tour affectent l'univers en mutation.⁴

Depuis une vingtaine d'années, malgré l'efficacité de la théorie de l'évolution qui n'a jamais été prise en défaut depuis l'exposition qu'en fit Darwin en 1859, on voit se développer, particulièrement aux États-Unis, mais aussi dans bien d'autres pays, Europe comprise, la théorie créationniste qui veut que l'homme ait un sens au nom du Dieu qui l'a créé en même temps que l'univers, et ce il y aurait six mille et quelques années... conformément aux dates données dans l'Ancien testament ! En 2008, Gabriel Gachelin écrivait un article où il montrait qu'en opposant le darwinisme au créationnisme, on pouvait laisser entendre que le créationnisme était une théorie scientifique au même titre que le darwinisme :

Or la théorie de l'évolution a un statut scientifique, le créationnisme est une convention de croyance. Ce n'est pas le même statut rationnel, et l'affirmation 'vrai/faux' est un tour de passe-passe qui fait que le débat est ainsi sorti du champ scientifique.⁵

Le professeur d'histoire des sciences de l'université Paris VII-Denis Diderot, n'imaginait peut-être pas que dix ans après avoir écrit ces lignes, une doctorante créationniste d'une université américaine écrirait une thèse pour démontrer que la terre est plate... !!! En avril 2018 des enquêtes sur Google et You Tube donnaient respectivement 20 % et 30 % de réponses affirmant que *la terre est plate...* !

Par rapport au développement actuel du créationnisme qui revendique d'être enseigné dans les écoles en même temps qu'il veut y interdire l'enseignement de la théorie de l'évolution, le darwinisme des sciences humaines tel que le conçoit Henri Van Lier est à la fois rassurant et scientifiquement séduisant car il débouche sur un humanisme. Mais cet humanisme ne détache pas l'homme de l'univers dont il est un élément. L'établissement de la structure spatiale de l'ADN en 1953 a permis d'expliquer les mutations darwiniennes provoquées par le milieu et nul ne conteste aujourd'hui que l'adaptation des êtres vivants aux conditions extérieures se réalise par les modifications de l'expression des gènes étudiées par l'épigénétique.

Dès les premières pages de son livre, Henri Van Lier insiste sur l'idée de variation. Il remarque que Darwin n'a utilisé le terme « évolution » qu'à partir de la sixième édition de *L'origine des espèces*. L'étymologie de « évolution » — *volvere ex* — suggérerait-elle trop l'idée de commencement, d'achèvement, voire de but ou de progrès ? :

Plutôt que d'Évolution, ne serait-il pas plus sûr de parler de Variations (vivantes) adaptées, ou de Variétés compatibles, moyennant tantôt des développements, tantôt de vraies bifurcations fonctionnelles, sur fond de situations planétaires chaque fois neuves ? Car les variations du vivant ont eu lieu sur des plaques tectoniques en mouvement, joignant, séparant, remodelant sans cesse les continents, et créant ainsi sur notre Terre de nouveaux foyers (accumulateurs) et flux du chaud et du froid, de l'humide et du sec, bref ces climats qui ont sélectionné et barré toutes les espèces minérales, végétales, animales, et un jour hominiennes.⁶

⁴ Jan Baetens, Avertissement, in *Anthropogénie*, Henri Van Lier, Éditions Les Impressions Nouvelles, 2010, p. 6.

⁵ Gabriel Gachelin, *Darwinisme et créationnisme : une convergence impossible*, in *La science au présent 2008*, Éditions Encyclopaedia Universalis, 2008, p. 164.

⁶ Henri Van Lier, *Anthropogénie*, Édition Les impressions nouvelles, 2010, p. 12.

Il est clair qu'Henri Van Lier se situe pleinement dans le courant scientifique actuel qui considère que seul le hasard est à la racine du processus d'évolution, même si dès l'Antiquité des penseurs comme Démocrite et Lucrèce avaient déjà approché cette idée d'évolution. Il n'est pas sûr que Démocrite ait prononcé le propos que lui prêta l'éminent biologiste Jacques Monod : « *Tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard* », mais au moins l'a-t-il « pensé très fort », ce qui expliquerait pourquoi, entre autres raisons, Platon voulait qu'on brûlât ses œuvres... ! L'hypothèse scientifique de l'Évolution n'est-elle pas la seule qui aujourd'hui soit compatible avec les résultats d'observations et d'expériences de plus en plus nombreuses et diverses, mais dont toutes convergent ?

Une remarque : Henri Van Lier part du concept de **segmentarisation**, c'est-à-dire de l'opération qui permet la segmentation, la réalisation de segments, dont certains, thématiques, se découplant de l'objet qu'ils thématiquent deviendront des thématiseurs purs, c'est-à-dire des signes, d'où le langage. Cette démarche, bien que différente, n'est pas sans rappeler celle du philosophe français Gilbert Simondon (1924-1989) qui loin de considérer que le langage créait la signification, pensait au contraire que c'est l'existence des significations qui rend le langage possible. Le concept fondamental chez Simondon est celui d'**individuation** qui est le principe de tout ce qui advient. Si nous réagissons en sémioticien, nous dirons que dans les sèmes des deux termes on trouve le sème de clivage, séparation. À noter que pour les deux philosophes l'homme fait partie du règne animal, n'est qu'un animal parmi les autres.

I. La notion de segmentarisation et de segment chez Henri Van Lier.

Une remarque préalable : Henri Van Lier a voulu décrire le processus de constitution d'Homo considéré comme un état-moment de l'univers.

Prenant le mot segment au sens étymologique latin de « segmentum », ce qui résulte d'une coupure, de l'action de « secare », le segment est défini par HVL comme :

une portion de l'environnement prélevée sur des portions voisines, que celles-ci soient déjà des segments ou qu'elles forment un fond indifférencié sur lequel les segments se détacheront. En plus de sa franchise, la coupure comporte une certaine séparation et une certaine fermeture : aussi la segmentarisation crée-t-elle, des limites et donc des parts, des parties. Les animaux antérieurs avaient déjà arraché, accumulé, mais jamais segmentarisé, ni débité. Même le singe supérieur brise, mais ne coupe pas. Il découpe encore moins.⁷

Pour le sémioticien se pose un premier problème car le segment est d'abord une notion physique (trace de gibier, tronçon de bois, pavé sur le sol) en même temps qu'une portion d'un environnement, d'un univers, prélevée physiquement, visuellement ou mentalement sur des portions voisines. Le terme « *limites* » de la citation ci-dessus n'a pas, du moins a priori, le même sens que celui que lui donne le sémioticien Claude Zilberberg, qui, constate que la problématique des seuils et des **limites** a une dimension existentielle puisque l'éthique pour la plupart des moralistes, comme d'ailleurs des immoralistes, est affaire de **seuils** et de **limites**.⁸ Ce constat le conduit à concevoir une sémiotique de l'aspect. Or il note que si l'inchoatif et le terminatif relèvent d'une fonction démarcative, la durativité relève, elle, d'une fonction **segmentative**. On retrouve là un concept de la segmentation (précédent VS suivant) qui se rapproche de celui qui devient l'axe capital de la théorie d'Henri Van Lier.

Une idée capitale chez HVL, celle de substituabilité : si deux segments sont substituables entre eux, ils sont alors perçus comme pouvant être saisis dans un autre moment et pouvant se transformer en autre chose qu'eux-mêmes. Leur substituabilité rend les segments conceptualisables, la **segmentarisation** ayant créé des **limites**, des parties. La segmentarisation est propre à Homo, sans elle Homo n'aurait pu exister.

⁷ Ibid. p. 13.

⁸ Claude Zilberberg, « *Seuils, limites, valeurs* », in *Questions de sémiotique*, sous la direction d'Anne Hénault, Éditions Presses Universitaires de France, 2002, p. 341.

Ce qui veut dire que le segment n'est pas encore un signe, qu'il appartient à l'ordre technique qui précède l'ordre sémiotique. Pour HVL, sans segment il n'y a ni technique, ni sémiotique ni Homo. C'est l'anatomie d'Homo qui détermine sa capacité à segmentariser, et sur ce point HVL rejoint (voire précède pour certains) les principaux anthropologues : les mains ont joué un rôle capital, fondamental dans son évolution. Dans le chapitre **1A. La stature**, HVL fait une description précise de l'évolution des mains :

Le pouce opposé de ces derniers (les primates) fut très progressivement libéré de ses tâches de suspension brachiale dans les arbres, et les autres doigts de leur fonction d'appui au sol (appui sur le dos des phalanges chez les Gorilles et les Chimpanzés). Ainsi, la paume étirée ouvrit plus largement et stablement une main plane.

[...] La faculté délimitatrice d'Homo est d'autant plus grande que ses mains, en symétrie bilatérale, peuvent se disposer en deux faces qui se font face, créant entre leurs paumes, extrêmement innervées en comparaison de leurs dos, un milieu fermé, dans lequel l'objet manipulé est embrassé, cerné. Des segments manuellement délimités sont alors déplaçables tout en restant eux-mêmes. Et ils deviennent pour autant **substituables** l'un à l'autre.⁹

L'auteur précise un peu plus loin que la main hominienne qu'il a considérée dans quelques-unes de ses performances déterminées, doit également être considérée dans ses performances indéterminées et affirme qu' « [elle] fut une révolution sur la Planète par sa disponibilité. Elle fera d'Homo **l'animal Possibilisateur**. »

Yuval Noah Harari écrit en 2011 dans *Sapiens*, alors publié en hébreu :

Debout, il est plus facile de scruter la savane, de guetter le gibier ou l'ennemi, tandis que les bras, devenus inutiles pour la locomotion, sont libérés à d'autres fins : lancer des pierres ou des signaux, par exemple. Plus ces mains pouvaient faire de choses, plus leurs propriétaires connaissaient de réussite, de sorte que la pression évolutive s'est traduite par une concentration croissante de nerfs et de muscles tout en délicatesse dans les paumes et les doigts. De ce fait, les humains peuvent accomplir avec leurs mains des tâches d'une extrême complexité. Ils peuvent notamment produire des outils élaborés. La première preuve d'une production d'outil date d'il y a environ 2,5 millions d'années, et la manufacture et l'utilisation d'outils sont, selon les archéologues, les critères auxquels on reconnaît les anciens humains.¹⁰

Dans un article récent, Jean-Paul Meyrueis, Président de la Conférence Nationale des académies (Institut de France), insiste lui aussi sur l'importance de la libération de la main du fait de la verticalité d'Homo :

Nous avons hérité de ce squelette modifié, et des lombalgies qu'il provoque. La bipédie a libéré la main désormais disponible pour effectuer diverses tâches. Le pouce s'est allongé et est devenu opposable à tous les autres doigts, créant une pince de précision, prête pour l'utilisation de l'outil. Le philosophe grec Anaxagore disait que c'est parce qu'il possède une main que l'homme est devenu le plus intelligent des êtres vivants.¹¹

Nous ne voulons pas accumuler les citations, mais nul doute que H. Van Lier avait lu, entre bien d'autres, les articles d'Yves Coppens, l'un des découvreurs de Lucy, et en particulier l'ouvrage intitulé *Le genou de Lucy* dans lequel l'auteur explique comment la préhistoire en mettant l'homme à sa place lui permet de comprendre qui il est, comment il est devenu ce qu'il est et pourquoi il l'est devenu.

L'homme est un être vivant ; comme aucun être vivant n'a vécu longtemps dans une « enveloppe » au modelé stable, il y a bien des chances pour que l'Homme n'échappe pas à cette loi inexorable et que dans quelques milliers d'années il n'ait plus « la tête » qu'il a aujourd'hui. Mais comme il est vrai que le jour où il s'est mis à frapper sur un caillou avec un autre pour changer la forme du premier, il a commencé à changer le monde et n'a plus cessé de le faire, il a tissé un écran de connaissances entre la sollicitation du milieu et son propre corps ; en lieu et place d'une réaction biologique, instinctive, s'est ainsi peu à peu installée, avec quelque

⁹ Ibid. p. 14.

¹⁰ Yuval Noah Harari, *Sapiens*, Éditions Albin Michel, traduction française de 2015, p. 20.

¹¹ Jean-Paul Meyrueis, *Héritages*, in *L'héritage*, n°36, publication AKADEMOS, 2017, pp. 11-12.

arrogance, une réaction culturelle, consciente. L'évolution biologique s'est par suite ralentie, tassée, arrêtée peut-être, au profit de l'évolution culturelle, conquérante, envahissante.¹²

Il est clair que dans le processus général de l'évolution, les hominiens, comme quelques autres espèces animales, fabriquèrent des outils qui, aussi rudimentaires fussent-ils, modifièrent progressivement le milieu avec lequel ils étaient obligatoirement en interaction. Ce milieu techniquement modifié participa à la constitution d'Homo. Ce rapport entre Homo et la technique finit par faire d'Homo un animal technicien.

La bipédie et sa conséquence directe, la libération des mains, sont à la base de la capacité d'Homo à segmenter, puis à fabriquer des outils, voire à se constituer une panoplie (silex taillés, colliers, etc.). La nature est alors perçue comme ce qui n'est théoriquement pas encore touché par la technique mais la frontière est floue entre les deux, chacune étant un horizon pour l'autre.

Pour revenir à Homo segmentarisant, nous nous posons une question : HVL écrit (p.13) que la segmentarisation suppose l'anatomie d'Homo, or cette anatomie n'a pas évolué sous la volonté d'Homo, pas plus d'ailleurs que pour les autres espèces animales, et nous avons envie de dire qu'Homo, au même titre qu'une pieuvre ou qu'une écrevisse fait, non pas comme il peut, mais comme il doit pour vivre en fonction de ce qu'il est, même si ce qu'il est évolue constamment au rythme de l'évolution de l'univers.

La segmentarisation, ce concept clé de HVL est née de l'évolution des mains, elle permet à Homo de manier et manipuler les segments (portions d'environnement prélevées sur des portions voisines, que celles-ci soient des segments ou forment un fond indifférencié). Là, nous sommes obligés de constater qu'un grand nombre d'êtres vivants contemporains d'Homo segmentarisent sans quoi comment auraient-ils pu vivre ? L'avant par opposition à l'arrière est non seulement vécu, segmentarisé, redoublé, mémorisé par Homo, mais par une infinité d'espèces en passant par les chimpanzés et les araignées... Et si la tridimension de l'espace n'est pas conceptualisée par toutes les araignées, (certaines espèces d'araignées prédatrices possèdent six yeux et perçoivent les trois dimensions de l'espace), elle est au moins vécue, sentie, perçue, d'où le chef d'œuvre architectural de la toile d'une épeire. HVL affirme que : « L'animal n'a que des en-contres et des en-tours. Transversalisant, Homo fait que ses objets et ses congénères lui font front en des r-en-contres, étalant l'environnement, y dégageant des points forts et des points faibles. » (p.15).

Quiconque a observé un ours cherchant son équilibre dans un arbre, un singe qui, avant de sauter, évalue de loin la résistance de la branche sur laquelle il va sauter, ne peut penser que seul Homo différencie les points forts des points faibles. Il y a là, chez ce darwinien qu'est pourtant HVL, une sorte de dualisme qui ne veut pas dire son nom, mais qui crée deux macro-segments non substituables, les animaux et Homo. Il est vrai que Darwin lui-même se montrait prudent, ne voulant pas offenser la pensée religieuse...

François Rastier considère que le rôle des échanges sémiotiques dans l'épigénèse du cerveau constitue vraisemblablement une spécificité de l'espèce humaine et, à un degré bien moindre, des animaux supérieurs à sang chaud.

La spécificité de la cognition humaine réside alors dans le rôle constituant des échanges sémiotiques, et non plus – ou non plus seulement – dans l'âme, comme le voulait la religion, ou dans la raison, comme le croyaient certaines philosophies.¹³

Nous signalons cette prise de position de François Rastier qui depuis longtemps déjà se démarquait du dualisme traditionnel et qui considérait la nécessité du démembrement de la triade aristotélicienne pour envisager un remembrement de la tripartition syntaxe/sémantique/pragmatique. En ce sens sa pensée s'orientait dans une direction que d'une certaine manière HVL rejoindra plus tard, même si les prises de position initiales respectives des deux penseurs diffèrent.

¹² Yves Coppens, *Le genou de Lucy*, Éditions Odile Jacob, 1999, pp. 233-234.

¹³ François Rastier, *Sémantique et recherches cognitives*, Éditions Presses Universitaires de France, (ISBN 2 13 043825), 1991, pp. 237-238.

Que la capacité de segmentariser précède le signe et la sémiotique, nous paraît indiscutable, mais nul ne peut affirmer que dans les cinq ou six milliards qui restent de vie à notre planète, une autre espèce ne développera pas ses capacités à segmenter, puis à thématiser, qu'elle ait construit un outil proche de notre langage, ou que ses langages (pourquoi un seul?) soient très différents du nôtre.

Du point de vue lexical, dire que l'animal, et par voie de conséquence les ancêtres d'Homo, ne vivent que des oppositions, car aller à l'en-contre, c'est s'opposer à l'objet ou l'être perçus, semble jouer sur les mots : *encontre VS rencontre*. Or quand une poule apeurée va vers un de ses poussins en danger elle ne s'oppose pas à lui, elle le protège de l'en-contre du danger. HVL, par son amour de l'étymologie, finit par sémiotiser des séquences qui théoriquement ne sont pas encore « *sémiotisables* ».

Nous allons de nouveau citer notre auteur car il nous séduit du fait de l'originalité de sa démarche :

Homo redressé a réorganisé et redistribué fondamentalement les trois dimensions de l'animalité antérieure. Inscrivant dans sa hauteur décidée le surgissement antigraavitationnel et la dépression. Dans sa profondeur, l'agressivité de l'avance et l'intimité ventrale du retrait. Dans sa largeur, la transversalité et la frontalité, par quoi s'inaugure et se confirme la segmentarisation. En ce cas, l'anatomie, la physique, la mathématique, les dimensions existentielles s'engendrent constamment. (p. 15).

Nous avons envie de dire « Bravo Homo ! », mais est-ce que nous ne voyons pas notre ancêtre comme un super-homme du type Achille ou Ulysse, voire un dieu car jusqu'à preuve du contraire, si un roi de l'île d'Ithaque a sans doute existé, Dieu n'existe que par les textes qui parlent de lui. Certes l'existence d'Homo est plus évidente que celle de Dieu, mais la façon « chatoyante » dirait Pietro Citati¹⁴, avec laquelle HVL nous décrit Homo finit par nous faire oublier qu'il représente une espèce en le décrivant comme un héros, un demiurge. C'est-à-dire que son style va presque à l'encontre de ce qu'il veut démontrer. Homo pourrait-il devenir un personnage de fiction, comme Lucy qui fut chantée, qui devint même héroïne d'une courte nouvelle, « *Le choix de Lucy* » écrite en 1995 par Jean-Luc Sida qui conduit son héroïne au suicide :

Lucy, par télékinésie [...] laissait des messages microscopiques sur les facettes d'un cristal ; elle y faisait part de sa lassitude d'être Australopithèque et de son épuisement d'être contrainte de communiquer malgré elle de cette manière télépathique, type de communication que la sélection naturelle, lui donnant raison, a d'ailleurs fait disparaître depuis, en même temps que les pré-humains !

Quant à l'auteure Andrée Chédid, dans un important texte d'un lyrisme somptueux, 'Lucy, la femme verticale', elle la noie pour que l'Humanité n'ait pas lieu !¹⁵

Mais il nous faut redevenir sérieux, si tant s'en faut que nous ayons réussi à l'être... . Il est clair à nos yeux que le concept de segmentarisation est une des pièces maîtresses de l'ouvrage de HVL puisqu'il est à l'origine des opérations de clivage, de planage qui débouchent sur des manipulations, des « faire », qui découlent de l'évolution de l'anatomie d'Homo. Gilbert Simondon avait forgé à partir du verbe grec allatein (*ἀλλάττειν*) qui signifie réaliser un échange, prendre ou donner en échange, la théorie de *Pallagmatique* qui se ramenait à une théorie générale des échanges et des modifications des états, une théorie des transformations. Il y eut un moment sans doute où *homo erectus* ne se contenta pas de regarder le résultat de sa taille d'une pierre, ni les résultats de son action modifiant le milieu grâce à la pierre taillée. Il en sera de même jusqu'à nos jours où la machine est une réalité relationnelle, permettant des échanges, et transformant celui qui l'utilise en même temps qu'elle transforme ce pourquoi elle a été fabriquée. Qui oserait dire aujourd'hui que le smartphone n'a pas modifié les comportements individuels et sociaux ? Nous n'avons pas de mal à imaginer, à ce stade de notre exposé, les réactions de tous ceux qui opposent une essence de l'homme à une essence de l'animal. Cette opposition n'a pas de sens pour G. Simondon pour qui, en somme et pour dire vite, il n'y a pas de différence de nature mais simplement des différences de niveau entre l'homme et l'animal.

¹⁴ Pietro Citati, *La pensée chatoyante – Ulysse et l'Odyssée*, 2002, Éditions Arnoldo Mondadori, 2004 pour la traduction française publiée par Gallimard.

¹⁵ Yves Coppens, Opus cité, pp. 215-216.

Simondon écrit à HVL en 1964 à propos du *Nouvel âge* (1962) :

J'admire la force des idées, la richesse de la documentation, et cette unité, ce pouvoir d'intégration qui fait de votre livre le témoignage d'une façon de penser ayant sa propre logique, sa propre axiomatique capable de rendre compte des modes de réalités en train d'apparaître, par le processus des inventions techniques. En plus, ce travail possède une grande force esthétique, capable de créer un lien, d'instaurer une communication, sous les espèces d'une activité du schématisme imaginaire.¹⁶

Le regretté sémioticien Claude Zilberberg nous dirait peut-être que sur le plan de l'évolution des panoplies d'outils chères à HVL ce qui était devenu un seuil pour Homo était en fait une limite pour nombre de ses cousins hominiens.

II. L'Homo possibilisateur conçu par Henri Van Lier.

Qu'il s'agisse de Henri Van Lier, de Simondon, de Demoule, pour ne citer que ces trois auteurs parmi bien d'autres, on a affaire à une vision du monde qui se situe d'abord dans la perspective de Darwin, c'est-à-dire que « *l'homme est aussi un animal* » comme l'écrit Jean-Baptiste de Panafieu. Pour saisir ce qu'entend Van Lier par « Homo possibilisateur » il faut se référer d'abord aux chapitres 4 et 5 qui traitent respectivement des indices et des index. Il prend comme exemple d'indice la trace laissée par le passage d'un animal et relevée par le chasseur : « L'indice est un fait physique qui thématise un ou plusieurs autres faits physiques, ses indicés, en se fondant sur un lien de causalité entre lui et eux » (p. 86).

Mais HVL précise que ce lien est flou car s'il était précis, net, donc contraignant ce serait une preuve et non un indice. Une question se pose par exemple, du genre, « *Cette dépression dans la boue thématise-t-elle un sanglier ou un autre animal ?* » En fait à partir de l'**indice** l'auteur entreprend de décomposer une série de comportements d'Homo qui le conduisent au processus de la signification.

Ainsi, thématiser c'est privilégier tel segment, qui devient ce qu'on appelle un objet du fait de l'intérêt qu'on lui porte. L'objet ou l'événement thématisés sont mis en relief, en saillance. Le fait de thématiser n'est pas propre à Homo : le lion en train de chasser thématise la gazelle qu'il poursuit, mais la thématisation technique serait propre à Homo, dans le sens, sans doute, que les animaux ne thématisent qu'en prélevant dans le monde naturel. Il faudrait cependant se poser la question des animaux domestiques, ou des espèces fabriquant des outils très élémentaires. Là se pose un vrai problème car la segmentarisation n'est pas propre au seul Homo, même si c'est avec lui qu'elle atteint une certaine perfection, au moins un maximum d'efficacité. HVL considère par exemple que la danse est une thématisation du geste, comme la marche une thématisation du pas. Quoiqu'il en soit l'indicialité consiste en une approche de causalités floues, le vague ensemble de ces causes recoupant cependant d'assez près les quatre causes du système aristotélicien, la cause matérielle (ce dont la chose est faite), la cause formelle (le modèle de l'essence d'une chose qui fait qu'elle est ce qu'elle est), la cause efficiente ou cause motrice (qui est à l'origine de la chose comme le sculpteur par rapport à la statue), qui produit des effets, et la cause finale (ce en vue de quoi la chose est produite). Le rapprochement avec le système de causalité d'Aristote est évident et explicite puisque le chapitre 4B1 est intitulé ainsi : « L'indicialité des causalités floues, qu'elles soient efficientes, finales, formelles, matérielles » (p. 86). Sur ce point HVL se situerait bien à première vue dans le courant de la pensée occidentale classique, y compris en conformité avec la critique qu'en fait Kant en considérant la relation causale comme une catégorie transcendantale de l'entendement, mais l'épithète « floue » ouvre en même temps une perspective sur la critique de l'induction causale car le concept d'Homo possibilisateur qu'il développera plus loin dans l'ouvrage le rapproche, nous semble-t-il, du schéma de pensée contemporain qui affirme le caractère statistique des lois scientifiques et le principe d'indétermination. En fait, les quatre types de

¹⁶ Cet extrait de la correspondance avec Simondon nous a été transmis par Marc Van Lier sans autre précision : nous lui faisons entière confiance, car il a fait un énorme travail sur les archives et les manuscrits de son père.

cause d'Aristote sont repris mais il faut les considérer comme contenus dans une parenthèse précédée du produit des facteurs **indétermination x probabilité** :

Les causalités indicielles sont si flottantes qu'on ne s'étonnera pas que d'autres relations soient confondues avec elles. Ainsi, pour qu'Homo indicialisant postule entre deux segments un rapport causal, il lui suffit (du moins avant qu'il ait pris l'habitude de la technique et de la science expérimentale) que ces deux segments soient semblables. Ou contigus. Ou complémentaires-coaptables. Ou qu'ils appartiennent à un même ensemble quelconque. Ou qu'ils coïncident dans un même lieu à un même moment. De la sorte, à côté d'indicialités par causalités efficiente, finale, formelle, finale, Homo (non expérimental) en pratique constamment d'autres par *similitude*, par *contiguïté*, par *complémentarité-coaptation*, par *appartenance*, par *coïncidence*. (4B2 p. 87).

Il est clair (et ce n'est pas un reproche) que notre auteur réaffirme le principe de causalité d'Aristote quand il définit ce stade d'Homo.

La fluidité des voies indicielles va alors conduire aux métaphores et aux métonymies. Nous ne nous étendrons pas sur les chapitres allant de 4B à 4H, ce dernier traitant du stimulus-signal, du signe et du stimulus – signe. En percevant les premiers indices Homo inaugure le signe, au dire de HVL qui présente une synthèse dans le chapitre 4H (p. 94).

Le signal, dont l'auteur nous dit qu'il est présent dès le règne minéral est un phénomène physique manifestant un autre phénomène physique, comme par exemple des photons signalant la présence d'une étoile. Nous nous contenterons de faire remarquer qu'un signal ne fonctionne comme indice que s'il est perçu et interprété, ce qui ne peut être le cas pendant le règne purement minéral de notre planète. Tant qu'il n'y a pas perception d'un signal il ne peut y avoir pour un sujet pensant que présupposition de l'existence d'un phénomène.

Le stimulus-signal est considéré comme ignoré du règne végétal. Pourtant les acacias communiquent entre eux et produisent un tanin, qui est un poison, quand des gazelles ou autres animaux mangeurs d'écorce s'approchent d'eux. Rien ne nous prouve, vu les guerres que se livrent parfois les plantes entre elles, que des stimuli-signaux n'existent pas à l'ère strictement végétale. Mais on peut admettre que c'est l'ère animale qui inaugure le stimulus-signal, et en particulier chez les animaux supérieurs, mais pas seulement. La peur des prédateurs est le résultat de la perception des stimuli-signaux par leurs victimes potentielles.

Le signe « est un signal opérant une thématization ». Ce propos qui reprend le long développement du chapitre 4A (pp. 83-86) est un moment capital (au sens que les physiciens donnent au mot *moment* – le *moment des forces* par exemple) car c'est à ce stade que l'auteur aborde ce que nous désignerons, pour faire court, comme étant le processus de la signification.

[...] l'apparition du signe est, avec la manipulation technique transversalisante, le phénomène le plus révolutionnaire de l'Évolution [...] Ici, thématiser un (autre) segment veut dire : faire d'un objet ou d'un événement un thème, c'est-à-dire le poser de telle façon qu'il soit prélevé (*levare, prae*), qu'il soit proposé au sens fort de placer en face (*ponere, pro*), qu'il devienne particulièrement présent (*esse, prae*). [...] on ne peut thématiser que des segments, donc des résultats de coupures dans des flux ; un flux thématisé devient lui-même une sorte de segment. (p. 84).

Les objets techniques fabriqués par Homo, au fur et à mesure qu'ils entrent dans la série des éléments de la panoplie, ont été thématisés, et ils thématisent eux-mêmes d'autres éléments. HVL prend un exemple dans la panoplie de notre société contemporaine : le tourne-vis thématise la vis qui le thématise en retour, mais entre les deux se pose l'action, virtuelle ou non, de visser.

Le signe serait un segment donnant lieu à une thématization. HVL explique que c'est à partir du stimulus signe que le langage naît en quelque sorte dans un milieu qui est déjà fortement modifié par les outils techniques qu'Homo a fabriqués. Les enchaînements de thématizations vont amener Homo à réagir au milieu qu'il modifie par sa technique, ce milieu devenant progressivement un stimulant agissant sur le développement de son cerveau. La capacité d'Homo à user des indices et des index pour thématiser dans le champ vaste du milieu qu'il modifie par sa technique, par ses outils, le conduit à

thématiser sur la distance qui sépare deux ou x segments. Mais, échappant au poids de la thématization technique, sa thématization finit par déboucher sur une thématization sémiotique qui se produit sans que des actions ou des mouvements entre les objets thématisés soient nécessairement présents matériellement. Cette thématization sémiotique ouvre le champ des possibles qui se traduisent dans le langage par des locutions comme « ailleurs », « comment », « à un autre moment », ce qui à notre avis ouvre l'axe de la temporalité passé→présent→futur, donc du repérage. Malgré des références étymologiques qui n'apportent pas d'eau au moulin technique de l'auteur, nous tenons à citer le passage suivant :

Ainsi, par la possibilisation, Homo non seulement voit, entend, agit, etc., comme font les animaux antérieurs, mais il médite, mesure et proportionne (modus, mesure, proportion), vu que ses indicialités et indexations imposent partout des délimitations comparatives. [...]

Qu'il médite, contemple, considère, désire ne veut pas dire seulement qu'Homo voit et entend beaucoup de choses comptables et substituables, mais encore qu'il les tient en suspens en même temps qu'il les soupèse (pendere, sus, sub). Penser (pensare) est le fréquentatif-intensif de peser (pendere). Debout dans une frontalité déclarée, et plus encore assis. *Le Penseur* de Rodin compatibilise le vertical et l'horizontal, la stabilité référentielle et l'aguet, la vigilance et l'attention flottante, ouvrant autour de lui les segments technicisables du woruld comme un champ de possibles. (pp. 118-119).

HVL revient alors sur les circulations exotropique et endotropique qu'il a exposées aux chapitres 2A3 et 2A4 (pp. 42-43). Le circuit exotropique est un circuit de relations tourné vers le dehors. Il donne l'exemple du lion en situation de chasse ou d'accouplement dont le système nerveux se polarise sur une proie ou sur la lionne partenaire. Mais « le lion dort et rêve beaucoup aussi » (sic) et son cerveau exploite les relais afin que ses représentations circulent sans passer par un mouvement extérieur du genre course, prise d'élan, etc. Le lion fait fonctionner son imagination que HVL désigne par le terme endotropique. L'auteur insiste sur le fait que nos computers techniques non-vivants sont à la fois exotropiques (ils reçoivent des informations externes) et endotropiques (ils élaborent des informations déjà enregistrées dans leur circuit interne). Mais le cerveau d'Homo du fait de son interconnectabilité ouverte, sa capacité de traiter des informations du doux (soft) vers le dur (hard), ou l'inverse, est poussé à s'installer longuement dans les circulations endotropiques. Les sémioticiens greimassiens font intervenir à ce niveau le tensif et l'espace tensivo-phorique, c'est-à-dire l'espace du sentir minimal. Fontanille et Zilberberg considèrent que la tensivité renvoie par exemple, d'une part à **l'intensité**, d'une force ou d'un affect, d'autre part à **l'étendue** comme la quantité, la spatialité, la temporalité, etc. Nul doute que la capacité de réflexion du lion de La Fontaine, roi des animaux, lui a permis de cogiter (endotropie), puis de tenir conseil quand il constata le mal accompli par la peste (exotropie) ... ! Nous plaisantons mais l'anthropomorphisme de l'illustre fabuliste fait une métaphore qui s'accorde avec le fonctionnement d'un computer capable de régimes et d'affects dont parle HVL, qui reconnaît cependant que les deux circulations cérébrales ne sont pas infinies. D'où le tableau ci-dessous (incomplet pour raison de longueur) ou les signes < et > signifient un entraînement faible, et les signes <<et>> un entraînement fort, mais nous n'en expliquons que brièvement le principe. Soit A un hominien quelconque se trouvant face à B une chose, un objet inerte ou un vivant. Si B est animé, il y a circulation cérébrale exotropique puis endotropique.

A endo exo	B exo endo	Modes d'existence de A
<<	<<	Soumission
>>	<<	Bluff
>>	<<	Affrontement
<<	>>	Isolement

<<	<<	Sérieux
>>	>>	
>>	>>	Jeu
<<	<<	
>>	<<	Exploration
<<	>>	
<<	>>	Coquetterie
>>	<<	
<<	<	Rêve
>>	>	
>>	>	Rêverie
<<	<	

Si l'on prend l'exemple de la soumission, on note qu'il y a entraînement fort chez A et B. HVL explique, en retrouvant Hegel qu'il cite, que l'observation des jeux de rôles chez les enfants et les adultes

montre que, dans le couple serviteur/seigneur, la plupart veulent occuper alternativement deux postes : celui d'esclave-serf, celui de maître. Tout se passe donc là comme si les spécimens hominiens, et déjà quelque peu certains animaux, percevaient d'emblée les postes occupables, participaient cérébralement (virtuellement, endotropiquement) aux deux, quel que soit le poste occupé par eux actuellement. (6B pp. 120-121).

Ce tableau des éventualités de la possibilisation, tableau nécessairement incomplet conduit HVL à catégoriser le possible : le virtuel (le difficile et le facile), l'exclu, l'ayant-manqué-de-ses conditions, l'imaginé, l'impossible, la condition de l'être, le nécessaire et le contingent, le spontané et le disponible, le compossible. On est donc passé d'Homo animal techno-sémiotique à l'animal possibilisateur.

C'est donc le passage au stimulus-signe qui permet à Homo d'accéder au statut d'Homo possibilisateur, et si le développement de la démarche de HVL nous paraît logique, nous en regrettons cependant la lourdeur. Le tableau dont nous avons donné un extrait ci-dessus, extrait qui suffit à en comprendre le fonctionnement, est concevable, mais concevable parmi tant d'autres systèmes de représentation qu'il en perd son caractère probant. Ce qui oblige l'auteur à nous dire à la fin du chapitre V qu'il reviendra à l'occasion sur la folie pathologique. Que le vouloir soit lié à la structure cérébrale d'Homo possibilisateur et le voue à une certaine volonté de puissance qui définit chez lui une folie ordinaire, nous en sommes persuadés et cela nous rappelle bien d'autres lectures, en particulier quand le caractère indéfini de cette possibilisation l'a conduit à se projeter en des dieux, un dieu ou Dieu.

Alors que notre position personnelle s'oppose à tout dualisme, nous reconnaissons cependant à Bergson que dans *L'Évolution créatrice*, il est clair, même s'il s'est trompé sur l'opposition instinct / intelligence. Après avoir montré que l'intelligence est caractérisée par la puissance indéfinie à décomposer selon n'importe quelle loi et à recomposer en n'importe quel système, il précise que sa description a considéré l'individu à l'état isolé.

En réalité, l'homme est un être qui vit en société. S'il est vrai que l'intelligence humaine vise à fabriquer, il faut ajouter qu'elle s'associe, pour cela et pour le reste à d'autres intelligences. Or il est difficile d'imaginer une société dont les membres ne communiquent pas entre eux par des signes. Les sociétés d'Insectes ont sans doute un langage, et ce langage doit être adapté, comme celui de l'homme, aux nécessités de la vie en commun.¹⁷

¹⁷ Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, in *Œuvres*, Éditions Presses Universitaires de France, 1963, p. 628.

HVL est sans doute d'accord avec ce propos, malgré bien des divergences en d'autres domaines, en particulier quand Bergson oppose le « signe instinctif » au « signe intelligent », mais il affirme aussi qu'il faut un langage dont les signes soient extensibles à une infinité de choses, un langage dont les signes ne se caractérisent pas tant par leur généralité que par leur mobilité. La mobilité des mots fait qu'ils peuvent aller d'une chose à une autre, ce qui leur permet de s'étendre des choses aux idées. Un peu plus loin (p. 632 de l'ouvrage précité) Bergson tient un propos que ne désavouerait pas HVL :

S'agit-il de la continuité ? L'aspect de la vie qui est accessible à notre intelligence, comme d'ailleurs aux sens que notre intelligence prolonge, est celui qui donne prise à notre action. Il faut, pour que nous puissions modifier un objet, que nous l'apercevions divisible et discontinu. (ibid.).

Ne retrouve-t-on pas là l'idée de segmentarisation ?, laquelle implique le repérage, donc un système de coordonnées comme en mathématiques.

Nous avons dans l'introduction à notre propos, fait allusion au philosophe Gilbert Simondon. Bergson a visiblement influencé à des degrés divers Bachelard, Simondon, Henri Van Lier et Deleuze.

Mais, revenons à notre sujet, ce sont les segments et leur évolution qui permettent la possibilisation. Les premiers signes, les signes primordiaux à partir desquels se déroulera l'évolution du signe sont **les indices**, dont HVL nous dit qu'ils soutiennent tous les autres signes. Les indices posent question et de ce fait peuvent être à l'origine de la causalité efficiente : telle trace signifie « sans doute » un sanglier, telle fièvre une maladie, tel comportement complètement extravagant la maniaque-dépression, etc. Mais l'indice ne renvoie pas toujours à une **cause efficiente** car telle cause efficiente peut renvoyer à un effet ; tel phlegmon, ou abcès peut conduire à soupçonner de la fièvre. Il arrive même que l'indicialité s'appuie sur une **causalité finale** : des outils déposés le long d'une route en réfection indiquent la volonté de finir les travaux en cours. Au bord de la même route la présence d'un tas de pierre relève de l'indicialité matérielle, et la présence d'un outil de cylindrage de l'indicialité formelle. On retrouve là le système des quatre causes d'Aristote. Les indices, même s'ils sont peu frappés d'intentionnalité et d'arbitraire (ce qu'exige Saussure pour les signes) sont quand même des signes au sens où on l'entend quand, en médecine, on parle de séméiologie, c'est-à-dire de la science des symptômes. Le *Nouveau Vocabulaire Français* d'Alfred de Wailly, proviseur du Collège royal Henri IV, publié pour la première fois en 1810, et dont nous citons l'entrée « *Séméiologie* » de la 12^e édition de 1824, donne la définition suivante, page 846 : « **Séméiologie, ou Séméiotique**, s, f, (σημείον, signe), traité des signes des maladies. ».

L'index. Au sens le plus banal du terme, sans tenir compte de la désignation du « 2^e doigt de la main », le doigt qui montre, voire ordonne, l'index est d'abord le repère qui sert au réglage d'un élément mobile, la flèche qui permet de lire une graduation, de viser un point, évaluer un trajet. Si l'index implique à l'origine une agression, un mouvement vers..., reste de l'agressivité rostrale-caudale de l'animalité, il finit par s'en décharger, par exemple, nous précise HVL (p.102) dans la mathématique et la logique. Alors que l'indice est un signe primordial, l'index est un signe intentionnel qui va du sujet à l'objet indexé. HVL décrit alors le passage de la voie technique à la voie indicielle puis à l'indexation :

a) *La voie technique.* – Dans la collaboration technique, il dut être fréquent que le bras, la main, la tête, le regard, la voix dirigée, la démarche d'un ouvrier se mettent à pointer, à cerner, à répartir, assez la panoplie et le protocole pour que l'œil ou l'oreille d'un collaborateur en suivant cette main, ce regard, cette voix aboutissent à une « chose » (cause), ou plus précisément à une chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon, <1B3> et les perçoivent comme des équivalents d'un geste effecteur, mais parfois aussi comme thématiquement, donc non seulement à distance, mais en distanciation. Le geste technique plein devenait le signe vide de l'index.

b) *La voie indicielle.* – Autour d'un indice, il dut être fréquent de doubler ce lien entre l'indiciant et l'indicié par un mime.

[...] Au sens le plus strict, la technique, l'indice et l'index s'appellent. Les index fouettent la technique et l'indicialité, et l'on doit même se demander si celles-ci auraient pu se développer, voire se maintenir sans l'aide des indexations. Inversement, la complexité indéfinie des clivages techniques et indiciels entraîne la complexification des index, lesquels appellent alors (a) la mathématique comme théorie

générale des indexations et pratique absolue des index ; (b) la logique comme théorie particulière de la négation-exclusion, de l'affirmation, de l'interrogation ; (c) la physique comme applicabilité d'index de plus en plus purifiés aux (événements) indexables de plus en plus purifiés, dans l'observation et l'expérimentation. (pp. 105-106).

Le langage par geste, aujourd'hui encore très performant dans bien des circonstances, est essentiellement constitué d'index qui sont des signes intentionnels par rapport aux indices qui sont des signes primordiaux.

L'indicialité et l'indexation dans leur progression permettent une thématization qui va mener Homo à devenir un animal techno-sémiotique. Mais quand le cerveau endotropique devient de plus en plus indépendant de son régime exotropique Homo devient possibilisateur car il adopte de plus en plus des attitudes de méditation et de contemplation.

Cette conception d'Homo possibilisateur peut être actualisée quand on considère le monde contemporain qui se trouve devant deux possibles principaux :

(1) Soit laisser une minorité (ex : la Silicon Valley) enrichir sa panoplie numérique en gardant la vieille logique du rendement maximum pour l'ensemble des travailleurs devenus les domestiques des grandes sociétés dont on ne peut même plus dire qu'elles sont industrielles, car l'industrie fonctionne avec un besoin de moins en moins de postes de travail. D'où l'enrichissement constant de la minorité dominante et l'appauvrissement régulier et constant du reste de l'humanité. C'est un possible qui tend vers l'inhumain pour le plus grand nombre !

(2) Soit Homo possibilisateur va vers une société de service qui, loin de rationaliser tous les comportements par un management inhumain pour le plus grand nombre, cherchera à permettre à tout individu de bénéficier des services de la panoplie numérique, celle-ci étant mise à la disposition de tous dans l'intérêt de tous, ce qui implique un abandon des critères de la société industrielle traditionnelle pour passer à une société transformée par un système éducatif dont la valeur principale sera un sens de la coopération s'opposant au libéralisme. Le vieil adage « *l'homme est un loup pour l'homme* » signifie une réalité qui précéda sans doute la première pierre taillée mais il se vérifie toujours dans notre société équipée de sa panoplie numérique.

III. Signification, instrument et outil.

Si, comme l'admettent la plupart des chercheurs contemporains, le langage n'est pas né de rien, la signification elle-même n'est pas née de rien et ne concerne pas seulement Homo.

L'opération fondamentale de segmentarisation n'est pas propre à Homo car nombre de nos cousins animaux segmentarisent, sans quoi ils auraient du mal à vivre, à exister. L'ours pêchant des saumons dans un torrent ne confond pas tel poisson avec tel rocher, et son cerveau lui permet de mémoriser l'emplacement d'un lieu de pêche, le chemin qui y mène, etc. Il est donc bien question de segments, voire de pré-segments dans le monde animal, ce que reconnaît HVL. Mais il fait des réserves que nous pourrions à première vue (ou lecture...) considérer comme des présuppositions car rien ne prouve qu'une saisie visuelle ou tactile d'un mobile ne soit qu'une saisie « vague » chez le chat ou le lion. Quiconque a des chiens, des chats, voire donne régulièrement à manger aux oiseaux du voisinage peut constater la précision avec laquelle ces animaux connaissent et mémorisent nos gestes, nos habitudes, les lieux où nous établissons un contact avec eux, les mots que nous prononçons quand nous leur parlons, nos intonations, notre gestuelle, etc. et ce au point de conditionner leur comportement au nôtre, même quand nous ne cherchons pas à les domestiquer ni les dresser.

En revanche, nous pensons qu'à partir de la naissance des premières pierres taillées, en différents lieux de la planète et à des moments sans doute très différents sur l'axe temporel d'au moins 7 millions d'années, les pierres taillées fabriquées deviennent des causes de plus en plus nombreuses d'échanges, de dons, de commentaires (sous quelque forme que ce soit avant le langage articulé), et sont devenues des objets sociaux qui ont accentué les effets des champs perceptivo-moteurs excités, d'où une multiplication des stimuli produisant des interactions qui jouent sans doute un rôle capital dans le

développement de plus en plus rapide du cerveau d'Homo. Si l'on se réfère à la terminologie de Simondon, le biface taillé est d'abord un outil, c'est-à-dire qu'il sert à faire quelque chose (gratter un os, frapper pour tuer, etc.), mais il devient vite un instrument car il permet à Homo de recevoir des informations qui entraîneront de nouvelles segmentarisations qui intensifieront les communications qui finiront par aboutir au langage qui est un outil né d'autres outils. Donnons un exemple dont nous reconnaissons qu'il est fabriqué par notre imagination : la pierre taillée est un outil qui a permis à l'homme de tuer un animal (voire un autre homme), de le découper pour le dévorer. L'outil a permis de tuer, pour manger d'abord, pour détacher la viande des os, mais aussi peut-être pour se procurer le pelage qui servira à se protéger du froid. Il est clair que la pierre taillée, l'animal dépecé et son squelette, les éclats de pierre, les os, etc. constituent le milieu dans lequel Homo vit en même temps qu'il constitue sa panoplie, comme nous l'explique HVL. Mais il nous semble qu'au fur et à mesure de cette évolution l'outil permet à Homo de mieux connaître la constitution et les caractéristiques des animaux qu'il tue et dévore, c'est-à-dire qu'il segmentarise, et que plus il segmentarise plus l'outil devient un moyen de segmentarisation de plus en plus efficace, au point qu'il devient l'instrument dont parle Simondon permettant l'apport d'informations de plus en plus nombreuses, même si cet outil a peu varié pendant des millions d'années. Homo n'a sans doute pas été capable pendant longtemps, de tuer à distance car, comme le fait remarquer Marc Van Lier, un singe aujourd'hui encore n'est pas capable de lancer un objet avec précision. Mais on peut admettre que si avec son silex Homo, au lieu de taper sur une autre pierre, tape sur la tête de son voisin, il finira par comprendre qu'il peut tuer et nul doute qu'il perfectionnera sa technique si nous en jugeons par ce qu'est devenu le monde d'aujourd'hui !

À la page 978 de *Anthropogénie*, HVL explique que « l'Évolutionnisme est certainement une discipline, c'est-à-dire une certaine manière de regarder, d'envisager, d'aborder ce que l'on rencontre, à la fois en attention flottante et en ébauche de système. ».

Ce propos d'HVL est, partiellement au moins, en accord avec le nôtre. En ce sens le biface est en même temps un outil et déjà une machine, laquelle est une médiation entre l'homme et le monde. Gilbert Simondon, comme nous l'avons déjà signalé, va dans ce sens dans sa *Théorie générale des échanges et des modifications des états*, « *Pallagmatique* ». ¹⁸ Certes, le biface n'est peut-être pas une machine au sens où l'on entend habituellement ce terme, mais il en a acquis sans doute la fonction de communication car il est déjà une réalité relationnelle.

Pour HVL, le segment thématique conduisant Homo à distinguer le « ceci » du « non-ceci » est le passage obligé pour qu'Homo devienne capable de digitaliser, c'est-à-dire de compter, de numériser, de coder numériquement, d'où les panoplies.

À partir de moins 2.000.000 d'années il semble que l'évolution du cerveau d'Homo lui permette de digitaliser, en même temps qu'il commence à devenir un animal technique. Sans doute l'évolution du volume du cerveau s'est accompagnée de celle de ses scissures (ancien vocabulaire), de ses sillons. Or on a constaté (université de Columbia) sur un crâne de cercopithèque datant d'environ 17 millions d'années (donc antérieur à la séparation chez les hominiens de homo et des singes) que le cerveau très petit de ce cercopithèque était déjà très creusé de sillons, et s'était développé plus en largeur que celui d'Homo. Cela semble indiquer que les hominiens ont suivi des processus d'évolution différents, l'évolution du volume n'étant pas nécessairement liée à celle des sillons.

Nous avons remarqué que sur 7.000.000 d'années le corps animal capable d'utiliser un bout de bois comme instrument, passe, du fait de sa capacité de segmentarisation, à l'outil (2.000.000 d'années à nos jours). L'instrument précède donc l'outil chez HVL, ce qui peut fort bien se concevoir. Simondon, même s'il définit l'outil comme l'objet technique qui permet d'armer et de prolonger le corps pour accomplir un geste, et l'instrument comme l'objet qui permet d'adapter et de prolonger le corps pour obtenir une meilleure perception, reconnaît cependant que la distinction n'est pas aussi radicale qu'il n'apparaît d'abord, l'instrument étant au fond un « outil de perception ». Dans la perspective de HVL

¹⁸ Gilbert Simondon, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Éditions Jérôme Million, 2005 cité par Jean-Yves Château, in *Le vocabulaire de Simondon*, Éditions Ellipses, 2008, p. 11.

on peut dire que l'instrument sous l'effet de la segmentarisation devient l'outil d'Homo animal technique.

HVL a lu Saussure qui dans le triangle signifiant-signifié-référent, néglige le référent et fonde une sémio-linguistique qui prétend traiter tous les systèmes de signes. Hjelmslev, souvent considéré comme le fondateur d'une linguistique structurale, s'inspirera de cette sémio-linguistique. Dans le sillage de ce dernier, Roland Barthes théorisa sur le couple dénotation/connotation (les signifiés connotés sont des signifiés d'un second degré) et créa une nouvelle forme de la sémiologie qui va par exemple analyser les connotations de la mode ou des affiches publicitaires. Greimas, dans les sillages de Hjelmslev, de Barthes, et de Propp, met en place à son tour une sémiotique qui traite de la narrativité dans le récit. Mais, au-delà de l'analyse des récits et de tous les genres de textes, il constitue avec les sémioticiens de l'École de Paris, et tout particulièrement avec Joseph Courtès, la sémiotique planaire (analyse des tableaux, des photographies, des bandes dessinées), puis, rivalisant d'une certaine façon avec Barthes (son collègue à l'École Pratique des Hautes Études), il englobe les manifestations sociales, comme par exemple les grèves ou les enterrements, dans le champ de la sémiotique. Si nous citons ces auteurs c'est parce que HVL, qui les a lus, semble avoir le projet d'une sémiotique générale, un peu dans l'esprit de Ch. S. Peirce qu'il cite, et non dans celui de Greimas.

Le point commun à Peirce et HVL est que l'un et l'autre conçoivent une sémiotique générale, englobant tous les objets culturels. Certes Peirce ne parle pas de segment mais le processus triadique qu'il établit entre *le signe (le représentamen) qui est premier, l'objet qui est second* et qui est ce que le signe représente (objet physique ou mental), et *l'outil utilisé (interprétant)* qui est troisième, qui est en fait l'opération qui permet d'établir la relation entre le signe (premier) et l'objet (second) n'est pas sans rappeler la progression **animal particulier** segmentarisant → **animal technicien** utilisant les outils → **animal sémioticien** utilisant des segments thématissant d'autres segments. Disons que le segment n'est pas un signe chez Van Lier tant qu'il n'y a pas thématisation, laquelle est proche de l'opération de l'interprétant de Peirce, même si les processus conduisant à l'animal sémiotique sont différents dans le temps et l'espace. De l'avis de Marc Van Lier, son père aurait rangé l'approche de Peirce du côté de la métaphysique (approche déductive à partir de lois générales) où le nombre *trois* (le père, le fils et le saint esprit) avait une importance particulière. HVL consacra un texte à ce sujet dans l'appendice de « *Philosophie de la photographie* » in « *Peirce et la photographie* » (4 pages). Tout en lui reconnaissant certains mérites, HVL se démarqua cependant nettement de Peirce dans la mesure où sa démarche, partant des faits, est très clairement inductive.

IV. Les trois mondes chez Henri Van Lier.

Les accomplissements fondamentaux est le titre de la deuxième partie de *Anthropogénie* (page 249 de notre édition), dans laquelle l'auteur explique les développements et accomplissements d'Homo, ce qu'il désigne par les termes images détaillées, musiques détaillées, dialectes détaillés, mais aussi les mathématiques, les théories, etc. :

Il se pose alors une question préalable. Ces stades se sont-ils réalisés de façon imprévisible ? De tout autres auraient-ils pu avoir lieu ? Ou bien, malgré les hasards de la géographie et de l'histoire, y a-t-il eu une certaine suite globale quelque peu obligée des développements humains ? Ou du moins une suite non inversable ? Les réponses nuancées à cette question s'élaboreront au cours des trois parties suivantes. Mais une réponse très générale semble possible. Et elle est même si générale qu'il sera utile de la dégager ici, en un chapitre liminaire. (p. 251).

Réunissant les faits relevés par les anthropologues et les historiens, HVL présente une succession de trois mondes :

Le monde 1 qui est celui de la préhistoire, ainsi que celui moins ancien de l'Afrique noire et de la Polynésie, est le monde

où la saisie des agrégations pulsatoires s'est retrouvée partout à travers les danses, les musiques, les images, les langages, les cuisines, les sacrifices, etc. Là, les parties d'un ensemble quelconque tendent toujours à renvoyer d'abord aux parties voisines avant de renvoyer à l'ensemble. Et, conséquemment, les ensembles se détachent peu sur le fond. (p. 253).

Ce monde 1 du « continu proche » se subdivise en un monde 1A, qui correspond à un monde sans écriture, et un monde 1B qui est le monde scriptural des premiers empires. On peut accepter cette subdivision dans la mesure où la période la plus ancienne de l'Égypte antique (1B) est une période plutôt statique, les Égyptiens d'alors n'organisant pas des « sorties » lointaines de leur empire. Plus loin dans l'ouvrage HVL admet qu'il y eut parfois des superpositions de 1B et 1A.

Mais le saut, l'avancée plus ou moins brusque, se produit entre 1B et le monde 2. Ce que nous avons appris dès le lycée sous le nom de « miracle grec » devient dans *Anthropogénie*, la *rupture anthropogénique majeure*, c'est-à-dire le passage pour Homo du *continu-proche* du Monde 1 au *continu-distant* du Monde 2 (p.273), rupture qu'il explique par un concours de circonstances singulier. Il cite le poète lyrique Archiloque de Paros, (auteur d'iambes), qui était ébloui par la lumière très blanche **découpant** les îles de la Méditerranée orientale, dont les émergences suggèrent le dévoilement de la vérité. L'auteur se réfère à l'étymologie de **ἀλήθεια**, la vérité comme le dévoilement, le non caché : le **α** privatif et **λανθάνειν**, cacher, voiler. Faisant également référence aux cinquante noms différents des Néréides chez Hésiode, HVL évoque les difficultés de la navigation « à la fois difficile et vincible » sur la mer Égée où le fret dépend du marin qui échappe au despote car, comme Ulysse, il est le seul maître à bord. Insistant encore sur l'importance de la **découpe** il écrit page 274 :

Par la découpe des criques, par les montagnes abruptes de l'Hellade, les villes d'arrière-pays à l'abri des pirates ne communiquent pas directement entre elles, et les caprices d'un climat de maquis (chaparal) les poussent régulièrement au bord de la famine. Elles sont obligées à la cohésion interne et à de brusques initiatives d'adaptation. Ainsi, tant sur terre que sur mer, Ulysse est invité à la démocratie, c'est-à-dire à la gestion commune de la cité par les non-dépendants (eleftheroi). Et, par une de ces rencontres de séries hétérogènes qui sont le moteur de l'évolution, ces ekastoï (chaques-uns-pour-soi) parlent grec, dialecte qui dans l'histoire d'Homo a été le plus analytique et le plus synthétique, en tout cas le plus interrogatif et éveillant jamais parlé. Lequel dans ce contexte va donner naissance, vers les mêmes années -800, à la première écriture hominienne transparente à l'être et totalisatrice du concept <18D>.

Le chapitre « 18D » auquel HVL renvoie le lecteur est intitulé *Les écritures langagières du monde 2 transparentes à l'être, la grecque et la romaine. Du byblos au codex.*

Qu'il nous soit permis de faire remarquer que dans le chapitre 13 intitulé *Les tectures*, la lecture du 13G (la totalisation du Monde 2 grec) (pp. 273-278) nous fait penser à Taine parlant de l'œuvre d'art, voire à Spencer et sa théorie de l'évolution générale de la réalité allant du simple au complexe, qu'il s'agisse de la réalité naturelle, de la réalité historique et de la réalité sociale. Le rôle des îles qui se découpent, des montagnes abruptes, des villes de l'arrière-pays qui ne communiquent pas entre elles, etc., est comme une sorte d'écho au « déterminisme tainien » qui voit en l'œuvre d'art, non pas un produit du hasard, de l'accidentel, mais le résultat de causes déterminées dont les principales sont le climat, le relief, donc la situation géographique, influant directement sur la vie économique-socio-politique. Il n'y a pas contradiction absolue avec HVL dans la mesure où Homo en relation avec le milieu qu'il a modifié par l'outil, a obligatoirement été contraint de s'adapter aux conditions géographiques, y compris subir les climats et leurs éventuelles variations, lesquelles ne peuvent pas ne pas avoir influé sur ses comportements et son évolution. Ce que d'ailleurs HVL reconnaît au chapitre 12 quand il traite de la succession de ses trois mondes, des chevauchements et superpositions des mondes dont chacun est diversement influencé. Mais pour l'auteur la référence à ces trois mondes est *le référentiel minimal* (p. 254).

S'agissant du neôs (ναίω, ναίειν : habiter, être situé en parlant d'îles ou d'habitations, habiter une maison, bâtir ou rendre un édifice habitable), il concerne, à nos yeux autant l'homme que les dieux, mais naos (ναός = le temple, la partie intérieure du temple où était placée la statue du dieu - c'était aussi

en Egypte la niche portative où l'on plaçait la statuette du dieu lors d'un déplacement) ne concerne en effet que les dieux.

Que la topologie ait été thématifiée vers le paléolithique supérieur (quand Homo peint Lascaux), cela se conçoit bien, et nul doute que la panoplie est fortement enrichie à cette période : torche, couleur, murs, habitations, ossuaires, toits supportés par des piliers de bois, etc. Leroi-Gourhan (cité p. 269) avait déjà évoqué cette pensée anticipatrice qui se développa à partir de la production du nucléus. Si vouloir rendre compte de toute l'évolution d'Homo à partir de la théorie des indices, des index, des signes, à partir du processus de segmentarisation nous paraît sensé et fructueux, et à ce point de vue, les 12 premiers chapitres du livre nous paraissent convaincants à plus d'un titre, on peut cependant se demander si la démarche n'est pas utopique, ou trop simple, comme on voudra. Le *tecte* rationnel, le démiurge, présenté comme l'artisan des faubourgs capable de construire des *teatures* qui sont des tous décomposables dont il remonte aux éléments avant de les recomposer et d'en faire la synthèse, et ce en les organisant à partir des quatre causes d'Aristote (que nous avons déjà évoquées), est l'expression d'une volonté de tout systématiser afin de faire entrer, comme ce fut aussi la volonté de Peirce, toutes les disciplines et tous les champs d'activité dans sa philosophie. Certes cette volonté ne s'impose pas gratuitement car HVL essaie de tout expliquer à partir d'un certain nombre de référentiels qui ne se limitent pas aux indices, aux index et aux signes. À ces référentiels primordiaux il faut ajouter la topologie (pour l'espace vécu), la cybernétique (pour le temps vécu), la logico-sémiotique et la présentivité, ces quatre référentiels étant regroupés sous l'appellation de « destin-parti d'existence ». D'autres référentiels s'ajoutent tel que les huit aspects du rythme par exemple.

Mais les références à Homère, à Ulysse, au nombre d'or, au théâtre, etc. la vocation d'intérieur du temple grec par rapport, par exemple, aux pyramides d'Égypte qui, elles, auraient encore une double vocation de l'extérieur et de l'intérieur, ne nous convainquent qu'à moitié. S'il est incontestable que notre culture (fin de monde 2- début de monde 3 pour l'auteur) doit beaucoup à la Grèce, il est des systématisations qui nous paraissent artificielles. Bien sûr l'*Anthropogénie* ne peut se confondre avec l'*Histoire*, et nul doute que les compétences en architectures des Grecs sont liées à leur compétence dans le domaine de l'architecture navale. Ce peuple de marins fut nécessairement un peuple de charpentiers puisque la géographie, lui imposant de naviguer, l'obligea à construire des bateaux. Or le marin a acquis très vite le sens de l'opposition *verticale VS horizontale*, et le sens des mathématiques par la nécessité d'observer les astres pour se diriger. Est-ce pour autant le modèle du « tecte constructeur universel » qui fera de ce peuple de marin un peuple de philosophes et de savants ? Souvenons-nous qu'Homère ne parle pas des Doriens dans l'Iliade, ce qui signifie qu'ils ne participèrent pas à la guerre de Troie. L'invasion dorienne remonte au 12^{ème} siècle avant notre ère : a-t-elle ravagé les Mycéniens et « leur Moyen-Âge » ? Faut-il considérer comme vraiment grec l'esprit dorien dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne se manifesta pas par un sens affiné de la démocratie puisque deux rois régnaient en même temps à Sparte, une oligarchie (le Conseil des Anciens) et une institution démocratique, celle des cinq éphores élus chaque année par l'assemblée des citoyens. Pour certains historiens ce sont les Doriens qui constituent le ferment civilisateur de la Grèce alors que pour d'autres, comme Gustave Glotz, c'est le surgissement de la brutalité et de l'esclavagisme et le recul de la civilisation des Achéens, héritiers des Crétois. Nul doute que HVL connaît à la perfection son histoire grecque, mais il simplifie au maximum les choses pour justifier la verticalité grecque à laquelle succéderait la latéralité romaine !

« *L'Italie n'est pas la Grèce.* », telle est la première phrase du 13H (p. 278). Là où le « Grec frontal » avec comme modèle Alexandre (un Macédonien !..., ayant, il est vrai Aristote comme précepteur) apparaît comme l'homme des conquêtes, comme un « fonceur » dirions-nous aujourd'hui.

les Romains [eux] ne foncent jamais (sic). Ce qu'ils aiment c'est l'homéostasie, non l'immobilité, mais un mouvement surtout latéral qui revient sur soi. Cela exige que régulièrement une nouvelle province soit ajoutée aux provinces déjà assimilées pour en assurer les échanges internes et externes, et donc les frontières, mais rien de plus. Par exemple, pour nettoyer la Méditerranée de ses pirates, il a fallu conquérir l'Afrique des côtes, celle de Carthage, mais jamais pénétrer l'Afrique des profondeurs, même si le limes traversa un moment notre Sahara. Il en sera de même en Asie, en Gaule ; César va voir ce qui se passe en Grande Bretagne, mais en revient vite. (p. 278).

N'étant pas historien de métier, nous n'allons donner que notre point de vue de lecteur, mais qu'il nous soit permis, après avoir apprécié sur de très nombreux points la pensée de HVL et son caractère détergent par rapport aux visions plus traditionnelles de l'histoire, de manifester notre étonnement en lisant le propos précité. En 1964 Lévi-Strauss publia *Le Cru et le Cuit*, ouvrage dont on parla beaucoup. Lévi-Strauss montrait par exemple que derrière l'idée très concrète de **cru**, de non-cuit, on trouvait l'idée beaucoup plus abstraite de **l'état sauvage**. Ainsi fonctionnait l'école de pensée structuraliste, ainsi fonctionne-t-elle encore mais en étant beaucoup moins dominante qu'alors dans le domaine des sciences humaines. Nul doute que le philosophe HVL se nourrit de cette pensée, en même temps que de beaucoup d'autres. Or écrire que « **César va voir ce qui se passe en grande Bretagne, mais en revient vite** » est une manière presque caricaturale de vouloir trouver sous un geste banal, une notion empirique, **aller voir de quoi il retourne**, une idée abstraite, (on pourrait dire une structure) qui se réfère au droit romain, à l'opportunisme du Sénat, qui a l'habitude de croiser les points de vue, d'agir et réfléchir encore selon **la latéralité**.

L'opposition Alexandre *vs.* César telle que la présente HVL nous paraît vraiment caricaturale, en particulier en ce qui concerne des qualités de chefs de guerre. S'agissant de la Grande Bretagne, rappelons que César y débarqua à deux reprises et ce, non pas par simple curiosité mais pour des raisons stratégiques, car il savait que les troupes gauloises qu'il combattait, dans les années -56 -55 particulièrement en Bretagne, étaient aidées par des contingents de *troupes britanniques* (dirions-nous aujourd'hui). En outre les tribus de la *Grande Bretagne* exportaient vers le continent européen de l'étain, de l'or, de l'argent, du fer, des perles et aussi des esclaves. Si César revint vite de cette première expédition c'est tout simplement parce que les *Britanniques*, qui s'attendaient à ce débarquement lui résistèrent, et que, les navires transportant la cavalerie romaine n'ayant pas encore traversé la Manche, l'armée romaine au moment où elle commença, avec des difficultés, à mettre les « Barbares » en déroute, ne put les poursuivre. Pour ne pas mettre son armée en danger, César accorda la paix demandée par les Britanniques mais exigea des otages. Faut-il ajouter qu'une tempête détruisit une partie de la flotte romaine, ce qui encouragea l'ennemi à attaquer de nouveau les Romains, qui de nouveau remportèrent la victoire. César demanda le double d'otages et rentra en Gaule. Contrairement à ce que l'on peut imaginer les îles britanniques étaient peu connues dans le monde, certains doutant même de leur existence. L'expédition de César lui valut une certaine gloire d'avoir mis les pieds avec son armée sur une île si peu connue. Notre propos n'est pas de faire un exposé sur une période de l'histoire romaine, mais il nous faut préciser que si, comme le dit HVL, César *était vite revenu* de sa première expédition en Grande Bretagne, ce fut pour y retourner assez peu de temps après avec une flotte de huit cents navires, cinq légions et deux mille cavaliers ! Bien qu'ayant atteint et traversé la Tamise, César ne peut écraser les Britanniques. Une tempête avait de nouveau endommagé la flotte et finalement après une victoire romaine qui amène l'ennemi à signer « la paix de Cassivelaune », César qui a perdu une année dans l'aventure, revient en Gaule où des combats ont repris. Rappelons qu'il avait battu les Vénètes (installés en Bretagne au cours du premier millénaire avant notre ère) sur mer malgré la supériorité de leurs bateaux à hauts bords : il avait fait installer sur les bateaux romains des faux très tranchantes au bout de longues perches. Dès qu'un bateau romain réussissait à approcher un bateau vénète, les faux coupaient les cordages qui attachaient les vergues aux mâts. Une fois les vergues tombées deux ou trois bateaux romains entouraient le navire ennemi et les soldats romains n'avaient plus qu'à monter à l'abordage. C'est ainsi que toute la flotte ennemie fut détruite.¹⁹

Faut-il rappeler enfin que pour un homme qui au dire de HVL ne fonçait pas devant lui comme Alexandre, César quand il entreprit les premières campagnes en Gaule dans les années -58-57 av. notre ère, n'avait même pas « le mandat de conquête ». Un gouverneur n'avait pas le droit d'engager une guerre de sa propre initiative, et pourtant c'est ce que fit César.

¹⁹ Nous avons consulté sur ce sujet le *César* de l'historien allemand Christian Meier, traduit en français par Joseph Feisthauer et publié en 1989 par les éditions du Seuil (ISBN 2-02-010018-5) et le chapitre VI d'*Histoire romaine* de Yvan Le Bohec, Marcel Le Glay et Jean-Louis Voisin édité par les Presses Universitaires de France en 1991 (3^{ème} édition, 2016, ISBN 978-2-13-073263-1).

Dans son expédition contre les Helvètes qui viennent de dévaster les territoires Éduens, César traverse les Alpes à marche forcée surprend les Helvètes en train de franchir la Saône, écrase ceux qui étaient restés sur la rive gauche de la rivière. Il fait ensuite construire un pont en un jour (les Helvètes avaient mis 20 jours pour construire le leur!). Tous les auteurs anciens reconnaissent qu'il partage les dangers, les fatigues, les privations de ses soldats. Il marche souvent à la tête de son armée et n'hésite pas à se porter en première ligne, en particulier s'il voit que ses soldats faiblissent. Le lecteur s'étonnera peut-être de notre long commentaire sur César, mais il nous fallait montrer que le propos de HVL sur le général romain était excessif.

Nous aurions encore beaucoup à dire sur César, ainsi que sur Alexandre dont le prestige avait été, en son temps, aussi mérité, mais nous tenions à attirer l'attention des lecteurs de HVL, sur les excès rhétoriques de ce dernier pour justifier à tous les niveaux des hypothèses à la plupart desquelles nous souscrivons par ailleurs. La qualité du livre de HVL dépasse très loin son défaut, si le fait d'écrire avec passion est un défaut. On a l'impression que parfois HVL va trop loin dans sa volonté de persuader. Sans doute contesterait-il la valeur de la remarque que nous avons prise comme exemple de son « jusqu'aboutisme ».

Le propos déjà cité de la page 278 : « Les Romains ne feront pas vraiment de conquêtes. Alexandre, le Grec frontal, fut le conquérant, fonçant devant lui, de la Macédoine à l'Indus. Les Romains ne foncent jamais. Ce qu'ils aiment c'est l'homéostasie, non l'immobilité, mais un mouvement surtout latéral qui revient sur soi », devient une référence page 329 :

Les lectures nous ont montré que les Romains développèrent, en même temps que leurs clavages et leur pressions obliques, un animus et surtout une anima, deux modalités du souffle (animare), se plaisant à l'équilibre élastique, à la vastitude, à l'indéfini, et pour finir à l'intériorisation stoïcienne <13H>. Ainsi les images sculptées et peintes du visage passèrent de l'ormè grecque à l'adfectus (ad-ficere), à la capacité d'être affecté, touché, au sentiment (sentire, sentir avec une résonance intime), lissant les émotions. L'enveloppement plastique, inauguré par le MONDE 2 grec fut mis au service des retours, voire des pudeurs de l'intériorité. (pp. 329-330).

Ainsi l'ορμή grecque, c'est-à-dire, l'assaut, l'attaque, l'impulsion, l'élan vers un but, le premier assaut contre quelqu'un, le départ pour une marche, (dictionnaire Bailly – éditions Hachette) s'oppose à l'intériorité romaine qui deviendra néoplatonicienne. Cette évolution serait du même ordre que celle de la capacité des Romains à construire des clés de voûte (les clavages) et les pressions obliques utilisées en architecture. Alors que nous sommes d'accord avec le *ton* défini comme étant le rythme en ses huit sens (15B10), et les grandes lignes du chapitre 15, *La musique détaillée*, nous restons sur la réserve en lisant les propos dont nous venons de citer des extraits. César fut certes différent d'Alexandre pour multiples raisons, psychologiques, historiques, sociales, politiques, etc., mais cela ne permet pas de les enfermer dans l'opposition *fonceur frontal VS latéralité et retour sur soi* que rien ne confirme, ni n'infirme d'ailleurs tant les facteurs en jeu sont multiples. N'oublions pas que César parla et écrivit le grec dès son enfance, comme tous les aristocrates romains, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire un latin d'une qualité littéraire indiscutable, tout comme Lucrèce et bien d'autres Romains.

Qu'à partir du paléolithique supérieur, à mesure qu'intervinrent les lectures détaillées, Homo ait été incité à faire des saisies systématiques de lui-même au lieu de se contenter de saisies systémiques nous paraît très cohérent, très probable (p. 639). En revanche, affirmer qu'en tant qu'animal possibilisateur les oppositions dans les fabulations et affabulations entre le bon et le méchant, l'heureux et le malheureux, le puissant et le faible, bref tout un ensemble de transformations dont le caractère extraordinaire l'amènèrent à supposer l'existence d'agents eux-mêmes extraordinaires, comme les fées, les sorcières et les dieux, est plus discutable. Lier les mots qui désignent le conte, ne nous paraît pas faire avancer les choses sur le plan théorique car tout est lié, concernant les contes, la littérature et les sciences au moment où Homo, ayant par exemple tué un animal un matin en un lieu précis, a pu le soir thématiser cet acte-segment en le situant dans le temps et l'espace. Or aucune recherche n'a pu pour l'instant préciser à partir de quand Homo a pu se situer dans le temps et l'espace pour se raconter. Sans doute cela s'est-il fait par un lent processus de segmentarisation, puis de thématisation de segments,

mais à partir de cette hypothèse tout expliquer en détail, des religions aux mathématiques en passant par la philosophie comme le fait HVL dans les chapitres 21 et 22 nous paraît aventureux, ce qui peut ne pas être un défaut. Nous ne disons pas qu'il se trompe, car ce qu'il écrit est de l'ordre du possible, mais voulant échapper à l'histoire il est cependant obligé de se référer à elle, et la masse d'informations qu'il traite alourdit son livre inutilement, car tout ce qui découle de Homo segmentarisant et transversalisant s'est développé dans des milieux tellement différents qu'il est impossible d'échapper à des analyses multifactorielles. Il y a sans doute des rapports entre l'épilepsie de Flaubert et « *les extases constrictives de Salammbô* », entre l'épilepsie de Dostoïevski et « *les extases salvatrices de l'Idiot* » (p. 808), mais bien des écrivains ont décrit des scènes du même genre sans souffrir d'épilepsie. Le rapport entre la vision monoculaire de Sartre et sa description de la racine du Jardin des Plantes, voire la place accordée dans son œuvre aux trous de serrure, sont des rapprochements qui nous paraissent vraiment gratuits, et ce d'autant qu'il sera difficile de les retrouver dans « *Les mots* » ou dans « *L'Idiot de la famille* ». Quant à la honte d'être vu en train de regarder par le trou de la serrure, c'est un stéréotype que l'on trouve dans de nombreux romans, dans le théâtre et dans le cinéma. Enfin la phrase de la fin de la pièce « *Huis clos* » « *L'enfer c'est les autres* » n'est en somme que l'expression de la conscience découvrant, pour dire vite, l'existence de la conscience de l'autre et nous avouons avoir du mal à la relier à la vision monoculaire de Sartre ! Si la transversalité est une des attitudes fondamentales expliquant la vision frontale d'Homo, il nous semble, en lisant Sartre, que sa vision monoculaire ne l'a pas empêché d'avoir une vision panoramique du monde et de son histoire. Bien sûr l'effet papillon et la théorie du chaos pourraient justifier les enchaînements de déterminations de HVL, mais les déviations telles que les maladies mentales, même si elles sont évidemment présentes dès les mondes 1 A et 1 B, sont-elles mieux comprises une fois qu'elles ont été considérées comme « techno-sémiotiques-présentives » ? Il semble alors que le philosophe, loin de s'en tenir à une réflexion née de l'observation des faits, se donne pour fin d'enfermer tout fait, tout événement, tout concept, dans un lexique se justifiant par les étymologies grecques et latines au point que, par exemple, le lecteur semble se trouver face à des retours en boucle constants justifiés par la nécessité de mesurer l'impact anthropogénique des déviations et des syndromes idiosyncrasiques, c'est-à-dire des signes ou symptômes cliniques généralement innés de tel individu considéré par la société comme un cas pathologique. D'où une théorie de la perception fixatrice qui promène le lecteur des pulsions de Salvador Dalí au national-socialisme et à Hitler en passant, entre autres, par Kafka, Robbe-Grillet et Pascal Quignard. L'analyse du cas Lacan devient alors un morceau de bravoure dans lequel le passage du monde 2 au monde 3 est « traumatique ». Certes, Henri Van Lier nous ne nous conduit pas dans « le meilleur des mondes possibles » du docteur Pangloss, mais en mettant l'ensemble des gestes d'Homo sur le même plan, « en horizontalité » oserions-nous dire..., il finit par intégrer tout comportement dans des mécanismes qui finissent par apparaître comme évidents, naturels, voire entrant dans un déroulement qui jette un froid dans le dos au lecteur non compétent en anthropogénie :

La torture, elle, n'inscrit ni ne réinscrit ; elle décrypte, déchiffre le texte le plus intrigant, celui du corps de l'étranger, alius et alter. Comme le supplicieur, le tortureur appartenant lui aussi à Homo segmentarisant, suit des articulations, fouille des membres et plus encore les pentes et clivages d'un cerveau, mais pour saisir, pour arracher un secret. Ce secret peut être la faute avouée. Mais mieux, il est l'altérité de l'autre, son essence.

[...] Le rapport entre écriture, supplice et torture mérite d'autant plus de retenir l'anthropogénie qu'Homo a sans doute supplicié et torturé bien plus tôt qu'il n'a écrit. Et dans bien plus de civilisations diverses. (pp. 531-532).

Nous notons là que HVL situe en synchronie la torture qui décrypte, déchiffre le texte du corps. Claude Zilberberg, précité, la situe diachroniquement dans « un déplacement du seuil vers la limite » :

Seuils et limites n'ont pas seulement une existence synchronique. Du point de vue diachronique, on observe, pour des domaines et des périodes étroitement définis, un déplacement du seuil vers la limite en ce sens qu'une limite est, replacée dans la durée, occupée par un contenu qui, jusque-là, avait valeur de seuil. Ce qu'on appelle en matière de justice pénale 'l'humanisation des peines' montre clairement que la pratique des supplices, qui était la limite de l'ancienne justice, a été abandonnée et que la pratique de l'enfermement, qui avait auparavant valeur de seuil, est

devenue la nouvelle limite dans la justice moderne. L'ancien degré est devenu la nouvelle limite.²⁰

Nous avons envie d'ajouter qu'Homo torture toujours aujourd'hui bien qu'il ait écrit « *la Charte des Droits de l'Homme* »... Que l'écriture se prête à l'Anthropogénie aussi bien que la musique, nous en sommes persuadé, qu'un geste comme celui de la torture s'y prête, nous en sommes également persuadé, mais n'est-il pas vain de vouloir dresser une liste exhaustive de tous les gestes d'Homo, alors qu'une infinité de facteurs interviennent dans le temps et dans des espaces variés ? Disons, pour rester en accord avec HVL, que les thématisations d'Homo varient dans le temps, que le glissement signalé par Zilberberg peut correspondre à un passage de stimulus-signé du *monde 2B* au *monde 3*, et que ce glissement se fait sur une opposition sémiotique que l'on peut traduire ainsi : la torture, **seuil** signifiant la conjonction possible pour tout sujet X d'y être conjoint VS l'enfermement, **limite** séparant certains X des autres.

Le chapitre 11 d'*Anthropogénie* répond en partie à certaines des questions que nous nous posons, car des *schèmes corporels* et du *corps propre* au *spécimen hominien comme système compliqué et complexe*, en passant par le *corps propre thématisé par la caresse*, puis par *la réserve*, la quête d'unité, les fantasmés, le vêtement, la danse, l'amour, la haine, les démences, etc., l'auteur reconnaît que :

Homo économicus est surtout compliqué. Homo musicien est surtout complexe. Homo est, dans l'Univers proche le plus compliqué et le plus complexe que nous connaissons.

C'est sa caractérisation comme système parmi les systèmes qui indique la situation d'Homo dans l'univers. On trouvera dérisoire de chercher à savoir s'il est seul de son genre et de son espèce, puisque son genre et son espèce sont en anthropogénie constante. Mais il y a un sens à se demander si tous les systèmes de l'Univers à mesure qu'ils se compliquent et se complexifient ont tendance à devenir, dans des aires de jeu ressemblant à celle d'Homo, techniques et sémiotiques, indicialisants et indexateurs, imagiers et langagiers, intergestuels et présentifs, producteurs d'œuvres conformes et extrêmes, thématisant des effets de champ statiques, cinétiques, dynamiques, excités, voire à être transversalisants et à donner des X-mêmes. (p. 247).

Ainsi se posant le problème de l'identité et de la variété, l'anthropogénie le résout par le **X-même**, *même* marquant l'unité avec la prévalence de l'endotropie, et X étant la variable qui marque la variété infinie du soi. Au moment d'être d'accord avec la définition de cet **X-même**, nous sommes cependant conscient que ce concept ne résout en rien ni n'explique les problèmes que se pose l'humanité sur la manière dont elle doit se gérer, car dans une perspective sartrienne, jugée sans doute aujourd'hui dépassée par bon nombre des penseurs, nous restons persuadé qu'Homo possibilateur, étiqueté X-même, reste un homme libre...

Conclusion

Les quelques réserves que nous venons de faire sur certains points d'*Anthropogénie* ne modifient en rien notre adhésion aux idées principales exprimées par le philosophe Henri Van Lier. Les processus de « segmentarisation » et de thématisation des segments nous paraissent non seulement très concevables, mais évidents.

Le mérite d'Henri Van Lier vient de ce qu'il fait tout partir de l'évolution du corps d'Homo jusqu'à son aboutissement actuel. Avant même d'avoir lu le post-scriptum datant de 2007 (p. 977) nous avons fait part à Marc Van Lier de notre impression d'être enfermé dans un système à la fois spiralé et redondant qui nous conduisait à faire des réserves en même temps que nous approuvions. Nous n'affirmons pas que nous avons tout approuvé, mais la démarche, dont nous n'osons pas dire qu'elle est philosophique car à certains égards elle ne l'est pas, malgré l'immense culture philosophique de l'auteur, nous a paru très cohérente et a une immense qualité : elle nous relie à nos très lointains ancêtres, ceux qui n'ont pas d'histoire (à nos yeux), et de ce fait nous éclaire en même temps sur ce que nous sommes aujourd'hui. D'où une forme nouvelle, très moderne, de l'humanisme.

²⁰ Claude Zilberberg, Art. cit., 2002, pp. 341-342.

Les lignes suivantes du post-scriptum nous ont de ce fait rassuré :

En raison de certaines élémentarités propres à tous les vivants, et aussi de quelques cohérences et incohérences fondamentales propres à Homo, l'Anthropogénie est tellement systématique, ou du moins systémique, que celui qui s'y engage n'a guère l'occasion de le regarder du dehors. Et donc de s'interrompre pour s'interroger sur ses limites et ses ouvertures. (p. 977).

Dans le E du quatrième chapitre, HVL traite de l'animisme, du démonisme et de la divination. L'animisme apparaîtrait quand

les intentions attribuées aux choses restent vagues, dans les souffles du vent, le kami japonais des sources, les arbres et les semences, et les volcans ; et le démonisme quand elles se précisent en forces-intentions plus particulières, plus ciblées. C'est sans doute assez pour comprendre à quel point Homo est divinatoire. (p. 91).

Dans une perspective darwinienne, HVL écrit que l'animalité mammalienne et primatale a sélectionné les affects du plaisir pour soutenir les comportements longs ou difficiles, mais elle a également sélectionné des affects de la peur, « *pour parer aux circonstances non affrontables, en soutenant l'immobilité ou la fuite selon les cas* » (p. 93). Rien d'anormal dans ces affirmations avec lesquelles les spécialistes de la plupart des disciplines sont sans doute d'accord, mais l'auteur ne nous dit pas comment des segments découpés dans la réalité matérielle ont fini par être thématiques en êtres de fiction, qu'il s'agisse d'une infinité de dieux ou, plus tard d'un seul. Or ces êtres de fiction ne peuvent exister que lorsqu'Homo est capable de raconter. En fait les indices, puis index ne suffisent pas à donner du sens à non seulement à la vie d'Homo, mais au monde et à toutes les choses qui le constituent. La mise en évidence de l'opposition *angoisse massive VS anxiété, moins violente et plus différenciée*, donc plus argumentante, nous paraît soudain un peu courte, alors que la peur de disparaître d'Homo va le pousser à tout faire pour mettre les personnages de fiction que sont les dieux de son côté, voire à imaginer un dieu auquel il se soumettra, dieu qui sera nécessairement distinct de l'ordre de la nature et qu'il ne rencontrera que dans les fables, la littérature, dont certains textes seront considérés soit comme une transcription des conseils du dieu, soit comme un texte écrit sous la dictée du dieu lui-même. Il suffit de lire les mythes grecs, donc ceux du monde 2, pour y découvrir les structures (nous ne savons pas comment les nommer autrement) qui deviendront les bases des religions, la théogonie d'Hésiode en étant, parmi beaucoup d'autres textes, un exemple frappant. Nous ne disons pas que HVL a négligé l'aspect religieux de l'évolution d'Homo, car il l'aborde à plusieurs reprises en l'insérant dans le processus général de la segmentation-indexation-thématisation, mais nous trouvons étrange qu'il n'y ait pas un seul chapitre consacré à ce seul problème alors que le monde 3 dans lequel nous venons d'entrer, s'il se caractérise par un formidable développement des techniques, reste pourtant terriblement déchiré et dangereux, tout particulièrement à partir du (des) monothéisme(s) qui se développèrent dès le monde 2b.

Nous rappelons que notre propos n'est pas celui d'un spécialiste en anthropologie. Nos réactions sont celles d'un lecteur intéressé par un ouvrage qui, en particulier, devrait figurer dans toutes les bibliothèques des instituts formant les enseignants, car, si la lecture au fil du texte n'en est pas toujours aisée, en revanche plonger dans l'ouvrage à partir de la table des matières une fois lues les 140 premières pages (les sept premiers chapitres) ne peut qu'être très enrichissant. Et il nous paraît essentiel que la méthode et la forme de pensée de HVL se propagent dans l'enseignement, du primaire à l'université, disons imprègnent les discours non pas pour convaincre, mais pour ouvrir des débats qui nécessairement conduiront au magasin des accessoires le vieil académisme dit « néo platonicien » qui y domine encore trop souvent. Cette remarque ne veut pas dire qu'il faille minimiser l'importance de Platon, lequel reste, avec d'autres, un philosophe incontournable. Se pose quand même une question : le langage, en permettant à Homo de réaliser un développement culturel, artistique et scientifique impressionnant, n'a-t-il pas été en même temps l'outil de ses déchirements et de nombreux de ses malheurs ? Il est vrai que les espèces ne possédant pas le langage articulé, voire un langage articulé aussi performant que celui d'Homo, vivent les mêmes alternances de moments de plaisirs, du moins de satisfactions, et de déchirements, de cruautés et de malheurs.

Finalement, lire Henri Van Lier, en nous posant de nombreux problèmes s'agissant de la signification des mots, nous a renvoyé à cette remarque de Thomas Hobbes dans le *Léviathan* :

L'ignorance de la signification des mots, c'est-à-dire le défaut de compréhension, dispose les hommes à recevoir de confiance non seulement la vérité qu'ils ne connaissent pas, mais aussi les erreurs, et, qui plus est, les non-sens de ceux à qui ils font confiance. Car l'erreur ni le non-sens ne peuvent être décelés sans une parfaite compréhension des mots. De là vient aussi que les hommes donnent des dénominations différentes à une seule et même chose, selon la différence de leurs propres passions.²¹

Mais c'est à Henri Van Lier que nous voulons donner le dernier mot car dans le chapitre 30 intitulé « **Le X-même hominien parmi les autres X-mêmes de l'univers** » il pose les questions dont nous disions plus haut qu'elles devraient susciter des réflexions tout le long du cursus de la scolarité.

Une anthropogénie n'évite pas, pour finir, une question ravivée par le repérage récent de planètes autour d'autres étoiles que notre Soleil. Des conditions chimiques ont-elles donné lieu, ailleurs que sur la Terre, à des fonctionnements vivants ? Et, parmi ceux-ci, certains ont-ils, moyennant quelques milliards d'années aussi, accédé à un stade équivalent à ceux d'Homo ? Quelles caractéristiques leurs X-mêmes partagent-ils alors avec les nôtres ? [...] Ces questions sur des X-mêmes très autres, l'Alien, qui débordent largement notre imagination et même notre imaginaire <7J>, n'ont pas de réponse définitive. Mais elles ne sont ni vaines ni métaphysiques pour une anthropogénie, parce qu'elles aident à distinguer chez Homo ce qu'il a de planétaire, tenant aux conditions de sa Planète, et ce qu'il a d'universel, tenant à toute production d'organismes dans l'Univers comme tel. (pp. 972-973).

Nous nous contenterons de rappeler que le révérend Père Bruno, un ami du Pape, fût brûlé en 1600 à Rome pour s'être posé à peu près les mêmes questions. Nous pourrions croire à un progrès de l'Homme (plus de bûchers !) si des fous de Dieu ne tuaient pas aujourd'hui afin que l'on ne se pose justement aucune de ces questions...

Pierre Marillaud

²¹ Thomas Hobbes, *Léviathan*, Éditions Dalloz, 1999, p. 100.